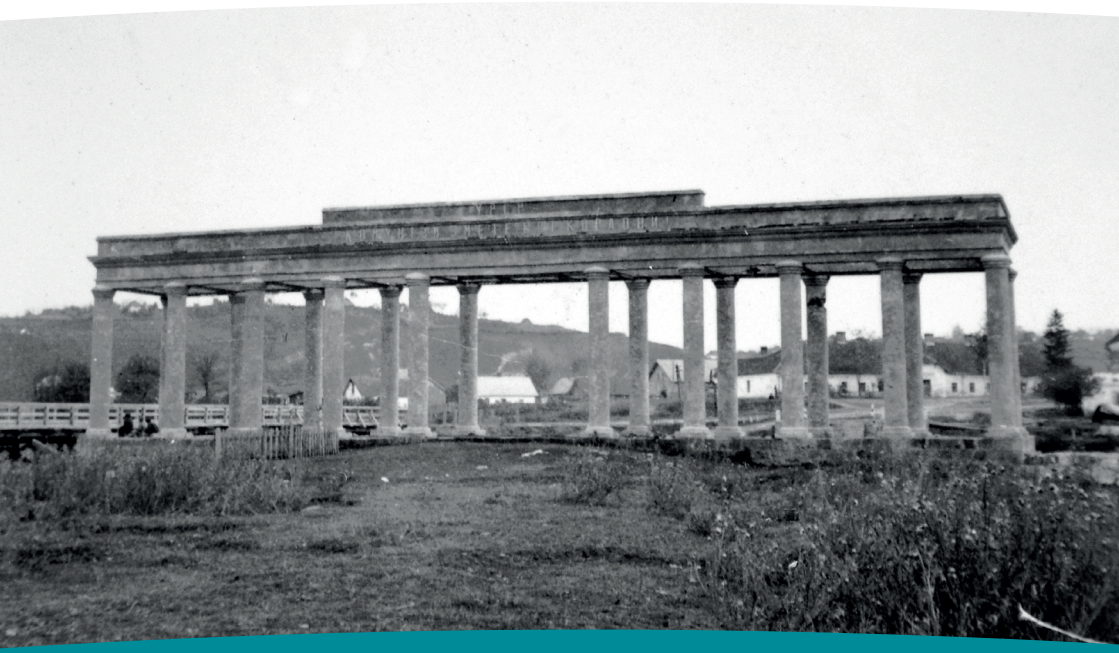
« Exils et transferts culturels dans l'Europe moderne »

Institut Hongrois de Paris, 92 rue Bonaparte 75006 Paris

les 6 et 7 juin 2014



Colloque international organisé par

le Centre Interuniversitaire d'Études hongroises et finlandaises (CIEH-CIEFi)
de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

en collaboration avec

le Centre d'Études et de recherches Comparatistes (CERC)
de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3
le groupe de travail CODHIL du Département d'Études françaises
de l'Université Eötvös Loránd de Budapest (ELTE)
et
l'Institut Hongrois de Paris

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE PARIS 3

Membre fondateur de Sorbonne Paris Cité

« Exils et transferts culturels dans l'Europe moderne »

Institut Hongrois de Paris, 92 rue Bonaparte 75006 Paris
(M° Luxembourg ou St Sulpice)

Colloque international organisé par

le Centre Interuniversitaire d'Études hongroises et finlandaises (CIEH-CIEFi) de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

en collaboration avec

le Centre d'Études et de Recherches Comparatistes (CERC) de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3

le groupe de travail CODHIL du Département d'Études Françaises de l'Université Eötvös Loránd de Budapest (ELTE)

l'Institut Hongrois de Paris

les 6 et 7 juin 2014

Comité scientifique : Balázs Ablonczy, Philippe Daros, Jeanyves Guérin, Krisztina Horváth, Françoise Lavocat, Judit Maár, Joanna Nowicki, Isabelle di Oliveira, Tiphaine Samoyault

CIEH&CIEFI

Institut Balassi
Institut hongrois
Collegium Hungaricum, Paris

UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE PARIS 3
Membre fondateur de Sorbonne Paris Cité

LE VENDREDI 6 JUIN

9:00-9:20	**Accueil – enregistrement**
9:20-09:40	**Ouverture du colloque (salle de conférence)** Carle BONAFOUS-MURAT, Vice-Président du Conseil Scientifique de la Sorbonne Nouvelle Balázs ABLONCZY, Conseiller culturel, Directeur de l'Institut Hongrois de Paris
09:40-10:20	**Conférence plénière (salle de conférence)** Joanna NOWICKI, Université de Cergy-Pontoise ***Exil – ou la vertu de la pensée décalée*** Présidence : Jeanyves GUÉRIN, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
10:20-10:35	**Questions**
	Séance I/ Section A (salle de conférence) - *Métissage culturel : invention d'un monde nouveau* Présidence : Jeanyves GUÉRIN, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
10:35-10:55	Giulia NAPOLEONE, Université Roma III *L'Exil volontaire de Natalie Clifford Barney. La construction d'un espace de rencontre et de dialogue en dehors de la société*
10:55-11:15	Krisztina HORVÁTH, Université Eötvös Loránd, Budapest *En attendant les barbares. L'exil rêvé d'Albert Camus, d'Ádám Bodor et de J.M. Coetzee*
11:15-11:35	Tiannan LIU, Université des Relations internationales, Pékin *Le syncrétisme de François Cheng à travers son écriture sur l'exil*
11:35-11:50	**Débat**
11:50-12:10	**Pause café**
12:10-12:30	Alfred Tumba SHANGO LOKOHO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 *L'Exil au regard de la notion de relation et de la transculturation*
12:30-12:50	Wafae KARZAZI, Université Hassan II-Mohameddia, Maroc *Exil et construction identitaire chez le personnage sebbarien*
12:50-13:10	Raouia HADDAD, Institut Supérieur des Langues Appliquées et d'Informatique de Nabeul, Tunisie *Le « franbanais » comme mutagénèse linguistique dans les œuvres d'Amin Maalouf*
13:10-13:25	**Débat**
13:25-15:00	**Déjeuner libre**
	Séance I/ Section B (salle de cinéma) - *Exil : nouvelle langue, nouvelle identité ?* Présidence: Carole MATHERON, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
10:35-10:55	Rennie YOTOVA, Université de Sofia « St. Clément d'Ohrid » *La désappropriation de la culture nationale, langue de l'exil et altérité dans les langues*
10:55-11:15	Ian DE TOFFOLI, Université du Luxembourg *Exil volontaire, nomadisme et littérature polyglotte : les errances transculturelles des écrivains luxembourgeois*
11:15-11:35	Maha Abourahim BOUAISSI, INALCO *Le „françocain", langue de l'exil, en voie d'extinction ?*
11:35-11:50	**Débat**
11:50-12:10	**Pause café**

12:10-12:30 Daniel S. LARANGÉ, Université McGill, Montréal
Théologie de l'exil et de la création dans la kabbale. Considérations dialectiques du discours théologique dans la littérature juive de l'Europe moderne

12:30-12:50 Sanae EL OUARDIRHI, Université Moulay Ismaïl, Maroc
L'Exil, le pays et la langue dans Une année chez les Français de Fouad Laroui

12:50-13:10 Christophe IPPOLITO, Georgia Institute of Technology, USA
Immerrance chez Régine Robin

13:10-13:25 **Débat**

13:25-15:00 **Déjeuner libre**

Séance II/ Section A (salle de conférence) - *L'Exil, mode d'emploi*
Présidence: Joanna NOWICKI, Université de Cergy-Pontoise

15:00-15:20 Laurence KUCERA, Université Paul Valéry, Montpellier III
Voix d'écrivain en exil : déplacement géographique et changement linguistique

15:20-15:40 Francesca PISELLI, Université de Pérouse
Un parcours d'exil. Acquis culturels et linguistiques de la comtesse d'Albany au travers de ses lettres

15:40-16:00 Augustin LEFEBVRE, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Dispositif textuel et opération de lecture : une approche ethnométodologique de Jeunesse d'octobre de Nicolas Baudy

16:00-16:20 Györgyi FÖLDES, Université Eötvös Loránd, Budapest
La langue, cet ennemi. Les textes d'Agota Kristof

16:20-16:40 **Débat**

16:40-16:55 **Pause café**

Séance II/ Section B (salle de conférence) – *Médiation de l'exil*
Présidence : Joanna NOWICKI, Université de Cergy-Pontoise

16:55-17:15 Luciana RADUT-GAGHI, Université de Cergy-Pontoise
Les radios internationales et les exilés centre-européens en France

17:15-17:35 Diana COOPER-RICHET, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines
Pour une étude de la presse d'exil, miroir des échanges transculturels (XIX^e^-XX^e^ siècles)

17:35-17:55 Chloé SIGNÈS, Université de Salamanque, Espagne
De Niodior à Madrid en passant par Strasbourg : traduction et construction des littératures nomades en Espagne

17:55-18:10 **Débat**

19:30

Dîner pour les intervenants et les présidents
Restaurant Universitaire Mabillon
3, rue Mabillon 75006 Paris
Métro Mabillon
Bus arrêt Bonaparte Saint-Germain (lignes 70, 87, 96)
Seine Buci (ligne 70, 96)
Saint-Germain-des-Prés (ligne 63)

LE SAMEDI 7 JUIN

Séance III/ Section A (salle de conférence) – *Passeurs et médiateurs*
Présidence : Krisztina HORVÁTH, Université Eötvös Loránd, Budapest

9:00-9:20	Dimitri TOKAREV, Institut de Littérature russe, Saint-Pétersbourg *Le séminaire d'Alexandre Kojève sur Hegel et les intellectuels russes à Paris*
9:20-9:40	Harri VEIVO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 *« Toute la vie n'est que oui ! oui ! oui ! ». L'exil et l'avant-garde dans l'œuvre d'Henry Parland*
9:40-10:00	Beatrice SCUTARU-Mathilde BATAILLÉ, Université d'Angers *« La guerre de la littérature n'est pas terminée. » Faire connaître la littérature roumaine dans la France de la guerre froide : l'exemple de la revue Les Cahiers de l'Est*
10:00-10:20	**Débat**
10:20-10:40	**Pause café**
10:40-11:00	Judit MAÁR, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Université Eötvös Loránd, Budapest *De la Périphérie vers le Centre ou les paradoxes d'une littérature nationale clivée par l'exil*
11:00-11:20	Franciska DEDE, Institut Hongrois de Paris *L'Exilé de la maladie – Sigismond de Justh, promoteur des relations culturelles franco-hongroises*
11:20-11:40	Mathieu LLEXA, Université de Perpignan *Transferts culturels et littérature de l'exil espagnol dans les Pyrénées-Orientales au XIX^{e} siècle*
11:40-12:00	**Débat**
12:00-14:00	**Déjeuner libre**

Séance III/ Section B (salle de cinéma) – *Poétique de l'exil, poétique du voyage*
Présidence : Traian SANDU, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

9:00-9:20	Hafida RABIA-AIT MOKHTAR, Université de Bouira, Algérie *Franchir les frontières géographiques et culturelles : un moyen pour rechercher la liberté ? Le cas de Paris plus loin que la France de Ghania Hammadou*
9:20-9:40	Gábor GELLÉRI, Université d'Aberystwyth, UK *Les « promenades » de la Tocnaye – transfert culturel et survie*
9:40-10:00	István CSEPPENTŐ, Université Eötvös Loránd, Budapest *Discours d'exilé, discours de voyageur*
10:00-10:20	**Débat**
10:20-10:40	**Pause café**
10:40-11:00	Alina BAKO, Université Lucian Blaga, Sibiu, Roumanie *L'Exil onirique. Dumitru Tsepeneag et Leonid Dimov*
11:00-11:20	Igor FIATTI, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 *Fulvio Tomizza et Peter Handke : exilés, entre frontières et confins*
11:20-11:40	Jérôme LUCEREAU, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 *L'auto-exil de la faim - la faim comme retrait du monde*
11:40-12:00	**Débat**
12:00-14:00	**Déjeuner libre**

Séance IV/ Section A (salle de conférence) – *Imaginaire du pays d'accueil*
Présidence : Alfred Tumba SHANGO LOKOHO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

14:00-14:20 Maria do Carmo CARDOSO MENDES, Université du Minho, Portugal
L'imaginaire français dans l'œuvre d'un écrivain exilé

14:20-14:40 Claudia MANSUETO, Université de Trieste
La Retournée de Fawzia Zouari ou l'exil identitaire d'un visage à part

14:40-15:00 Luciano BRITO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Entre dictature militaire et Hollywood. La période new-yorkaise de Manuel Puig

15:00-15:20 Axel BOURSIER, Université Cergy-Pontoïse
Vers quel Paris s'exile-t-on ?

15:20-15:40 **Débat**

15:40-16:00 **Pause café**

Séance IV/ Section B (salle de conférence) – *Retour de l'exil*
Présidence : Balázs ABLONCZY, Institut Hongrois de Paris

16:00-16:20 Katerina SPIROPOULOU, Université Paris XIII
L'Énigme du retour : le grand roman du retour d'exil

16:20-16:40 Gabrielle NAPOLI, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Le retour de l'exilé : un supplément d'être ? (Imre Kertész, Norman Manea, Georges-Arthur Goldschmidt)

16:40-17:00 Réka TÓTH, Université Eötvös Loránd, Budapest
« L'Énigme du retour »

17:00-17:20 Tivadar PALÁGYI, Université Eötvös Loránd, Budapest
Liviu Rebreanu : un exilé roumain d'expression hongroise

17:20-17:40 **Débat**

17:40 **Clôture du colloque**
Balázs ABLONCZY, conseiller culturel, directeur de l'Institut Hongrois de Paris

18:00 **Vin de l'amitié**

RÉSUMÉS

Conférence plénière
Joanna NOWICKI, Université de Cergy-Pontoïse
Exil – ou la vertu de la pensée décalée

L'approche qui est proposée est de voir dans l'exil une opportunité, une valeur, une qualité spécifique me paraît particulièrement féconde dans le contexte européen à un moment de l'histoire où les transferts culturels peuvent être véritablement étudiés après un demi-siècle de coupure artificielle. Les archives deviennent disponibles, les traductions se font et la conscience de ce que nous ignorions des expériences de l'Autre surgit avec acuité. Les exilés ont tout un rôle à jouer pour combler ce vide.

Plusieurs exemples que je souhaite analyser dans cette communication concernent les penseurs venus d'ailleurs dont le regard a modifié la perception des occidentaux de leur propre réalité. Certains textes ont pu être perturbants dans leurs différences par rapport aux habitudes intellectuelles en cours, d'autres étaient surprenants, dans tous les cas on observe un décalage intéressant à analyser.

Tous ses exemples auxquels je songe montrent en effet une situation spécifique, celle décrite par Nicole Lapierre dans *Pensons ailleurs*[1] qui permet à certains de devenir outsider ou de fonctionner mentalement à plusieurs endroits en même temps. C'est une richesse si l'on sait l'exploiter au lieu d'en faire une malédiction nourrie de nostalgie et de sentiment de perte qui est le volet négatif de l'exil.

***

Alina BAKO, Université Lucian Blaga, Sibiu, Roumanie
L'Exil onirique. Dumitru Tsepeneag et Leonid Dimov

La structuration d'un modèle viable de poétique, vu les conditions et les tremblements à l'époque où est né le mouvement onirique – le milieu du XX^{ème} siècle, représente un geste de fronde qui avait une couleur politique. L'onirisme semble être une solution de la crise, une sorte de désir de s'exiler dans un autre espace, l'imaginaire onirique. La poésie roumaine cantonnée dans un surréalisme dépourvu de lyrisme et d'implication existentielle avait besoin d'un essai de libération des canons qui devienne une manière extrême de création qui détermine des textes poétiques avec une vraie valeur esthétique.

Le groupe onirique a été constitué en 1964 autour de Dumitru Tsepeneag et Leonid Dimov. Plus tard, les deux écrivains, qui participaient aux rencontres littéraires du Cénacle „Luceafarul", conduit par Eugen Barbu, ont rencontré les poètes Vintilă Ivănceanu, Daniel Turcea, Emil Brumaru, Virgil Mazilescu et les prosateurs Sorin Titel, Virgil Tanase, Florin Gabrea et Iulian Neacsu. En 1966, Miron Radu Paraschivescu[2], le nouveau président du Cénacle met à leur disposition un espace de publication dans un supplément de la revue „Ramuri", qui est apparu seulement pour 9 mois à cause de la censure, et qui désirait amasser des œuvres de l'ancien et du nouveau surréalisme.
Le groupe onirique a publié son manifeste en 1967, dans la revue „Luceafarul". En 1968, ils ont essayé de créer une revue, ayant le nom „Ochean", mais la censure politique l'a interdite au dernier moment.
Le contexte littéraire était très difficile, marqué par l'existence du réalisme socialiste. Dès le départ, il a été vu comme un acte politique[3], de fronde contre le régime. La persécution des écrivains a déterminé l'interdiction même du mot „onirique", comme l'avoue Dumitru Tsepeneag: „Déclarer à la radio l'Europe libre l'existence du groupe onirique était une vraie provocation. Et jusqu'à ce moment-là nous étions un

[1] Nicole Lapierre, Pensons ailleurs, Paris, Gallimard, Folio essai, 2004.

[2] Ce n'est pas lui qui a publié les premiers textes de Dimov ou les miennes. Dans sa revue, plus précisément, dans le supplément de la revue „Ramuri" où il écrivait, c'est Vintila Ivanceanu qui a débuté. Certainement, moi aussi j'y ai publié (La ville aux paons) et Dimov et surtout Ivanceanu qui était le favori du patron.

[3] Dans une interview accordée à Farcas Jeno, Dumitru Tsepeneag se confessait: „C'est ainsi que pensaient les journalistes de l'Europe libre ayant à leur tête Iacob Popper et Monica Lovinescu. Parce qu'ils ne comprenaient pas que l'onirisme roumain était tout un mouvement littéraire ayant une certaine autonomie envers le surréalisme."

groupe, mais jamais reconnu comme un groupe. C'est à peine après ma déclaration à la radio, après la table ronde de la revue „L'Amphithéâtre" et, surtout, après les attaques des journaux „Scânteia" et „Contemporanul" que nous sommes devenus le groupe onirique et on nous a accordé une certaine importance politique. Pour une certaine période, le mot *onirique* a été interdit".
Ce fut le moment qui a attiré l'attention sur le groupe des écrivains oniriques, qui ont été obligés, après 1971, de se séparer, certains se sont exilés à l'étranger comme Dumitru Tsepeneag, et d'autres en essayant de publier au pays.

Maha Abourahim BOUAISSI, INALCO
Le „françocain", langue de l'exil, en voie d'extinction ?

L'arabe marocain serait de moins en moins parlé dans les familles issues de l'immigration marocaine en France, et par là-même, la pratique du bilinguisme et du code switching mêlant français et arabe marocain, ce que j'appellerai le « françocain », serait en péril. Afin de pouvoir confirmer ou infirmer une telle hypothèse, j'ai donc mené un travail d'enquête de terrain s'étalant sur 7 années auprès de deux familles, afin de constituer mon travail de thèse.

L'étude comparative de deux profils de familles distinctes était nécessaire. L'une, dans laquelle les parents avaient été scolarisés au Maroc et avaient donc emporté avec eux un minimum de bagages linguistiques leur permettant de pouvoir communiquer en français et en arabe marocain avec leurs enfants, la famille B. L'autre, dans laquelle les parents n'avaient pas été scolarisés et auraient donc été amenés à utiliser seulement l'arabe marocain au sein du foyer, la famille A.

L'étude des parcours de migration, les statuts des langues en question, et les représentations linguistiques aideront donc, dans un premier temps, à mieux comprendre les comportements langagiers de chacun. Ceux-ci seront ensuite présentés et analysés afin de mettre en lumière les paramètres susceptibles d'intervenir sur la transmission de l'arabe marocain en France, seule garante de la pérennité des pratiques bilingues « françocaines ».

Axel BOURSIER, Université Cergy-Pontoïse
Vers quel Paris s'exile-t-on ?

Si les études francophones ont largement traité des questions linguistiques concernant le passage d'une langue à l'autre dans la situation d'exil, peu d'entre elles ne se sont consacrées à l'approche des imaginaires qui guident l'exil. Nous nous proposons de voir vers quel Paris imaginaire se dirige les exilés. En effet, comme l'ont montré nombre de travaux scientifiques[4], Paris représente un centre d'immigration au XX^{e} siècle, qui regroupe des flux migratoires venus de différentes aires culturelles : Maghreb, Italie, Europe médiane…

Pourtant, évoquer « le Paris des exilés » nous semble trop peu spécifique pour le cadre littéraire et il faut selon nous parler « *des* Paris des exilés. » Nous faisons l'hypothèse qu'il existe différents imaginaires parisiens qui peuplent l'esprit des exilés. Ces différents imaginaires s'expriment au travers de la littérature qui décrit la ville et fait évoluer des personnages en son sein. Le Paris de Milan Kundera, par exemple, ne peut pas être assimilé au Paris décrit dans la littérature francophone issue des anciens territoires coloniaux. La « littérature beur » décrit également un Paris, mais celui de la marge, qui doit être différencié d'un Paris esthétique et porteur d'un imaginaire hérité des Lumières qui peuple les écrits des exilés provenant d'Europe médiane.
Cette prise en compte des différents imaginaires parisiens nous permettra de se demander s'il est toujours possible de parler d'une francophonie, ou s'il est plus à propos de parler des francophonies, puisque les exilés francophones, en fonction de leurs imaginaires cultivés dans leurs sphères d'origine, ne parlent pas du même lieu symbolique et n'entrent donc pas en dialogue avec la même France. En quoi les différents imaginaires parisiens nous permettent de parler de différentes francophonies ? Comment cet imaginaire urbain singulier nous permet de parler d'une différence de perception de la France ? Comment s'effectue le passage du Paris rêvé au Paris réel ?

[4] MARRES, Antoine, MILZA, Pierre (dir.), Le Paris des étrangers depuis 1945, Publication de la Sorbonne, Paris, 1994, 470 pp.

Luciano BRITO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Entre dictature militaire et Hollywood. La période new-yorkaise de Manuel Puig

Après avoir fui l'ascension des régimes dictatoriaux en Argentine en partant en Europe, le romancier argentin Manuel Puig s'exile encore une fois entre 1977 et 1980, cette fois-ci à New York, où il écrira *Malédiction éternelle à qui lira ces pages*, son seul roman écrit d'abord en anglais. C'est avec ce récit, curieusement, que Puig n'explorera plus l'univers culturel que l'a fasciné le plus aux années précédents : le cinéma de Cukor, Curtiz, Von Sternberg, les divas Garbo et Hayworth. Cette communication cherchera à montrer comment l'expérience de l'exil aux États-Unis, au lieu de familiariser l'écrivain encore plus avec la culture cinématographique nord-américaine, l'invitera à vouloir la dépasser, la dépouiller, nous voudrions le dire, la détruire : de l'héroïne hollywoodienne, le protagoniste de Malédiction, Ramirez, ne retiendra que le rêve mélodramatique d'une « vie plus grande que la vie », « *bigger than life* ».

Les enjeux parfois vampiresques entre hôte et exilé, entre territoire d'accueil et territoire natal font partie, en outre, de la forme même du roman, constitué entièrement par des dialogues souvent disharmonieux entre Ramirez, un ancien torturé de la dictature, et Larry, un professeur d'histoire américain. La notion d'exile chez Puig présuppose ainsi un état de menace constante : l'exilé veut « avaler » et annihiler le hôte, et vice-versa.

C'est seulement par les dialogues venus en songe à Ramirez que nous trouvons une autre solution : la possibilité de réconciliation à soi et à l'histoire et le rachat par le songe, un retour jamais réalisé au « monde de rêves « ; c'est là où nous retrouvons le Puig de l'avant-l'exil et une hospitalité possible.

Maria do Carmo CARDOSO MENDES, Université du Minho, Portugal
L'imaginaire français dans l'œuvre d'un écrivain exilé

L'histoire personnelle de l'écrivain et professeur universitaire portugais Álvaro Manuel Machado, exilé pendant dix ans à Paris, influe directement sur la perception narrative de la France. L'expérience de l'exil entre 1967 et 1976 lui offre l'accès à une culture étincelante dans une période historique très dynamique et changeante en France.

La dimension autobiographique des romans d'Álvaro Manuel Machado – surtout de *L'Exil* (1978), *L'Art de la Fugue* (1983) et *Le Voyageur* (1996) – imprègne la vision passionnée de la France. En fait, la trilogie de l'exil est inséparable de deux faits : l'expérience de l'auteur empirique et son activité de studieux de la culture française. Les romans et les essais de l'auteur sont encore l'espace d'un dialogue permanent avec le Portugal.

Les propos de la communication sont donc : 1) remarquer les images de la France dans les trois romans d'Álvaro Manuel Machado ; 2) identifier leurs rapports avec une culture étrangère et les dialogues qu'ils établissent avec le Portugal ; 3) reconstituer la vision de l'écrivain et de l'homme sur l'exil réel.

Diana COOPER-RICHET, Université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines
Pour une étude de la presse d'exil, miroir des échanges transculturels (XIX^{e}-XX^{e} siècles)

Cette communication, si elle retenue, se présentera sous la forme d'un plaidoyer pour une étude de la presse d'exil en tant que miroir, aux multiples facettes, des rencontres, des dialogues et, par là même, des transferts culturels auxquels les situations d'expatriation donnent lieu.

La plupart des recherches sont centrées sur l'exil politique dans ce qu'il a de déchirant, mais aussi et surtout sur l'expression de l'opposition au régime que fuient les exilés. Les études sur ces groupes se sont donc, presque toujours, fondées sur une analyse en termes politiques de leurs journaux (cf. les travaux de Jacques Grandjonc sur les Allemands de la première moitié du XIX^{e} siècle ou encore les nombreuses recherches sur les Polonais à la même époque). Pourtant l'exil, phénomène diversifié, peut être d'origine économique, voire sociale ou personnelle (pensons ici à Oscar Wilde ou à ces Anglais du XIX^{e} siècle qui partent faire le *Grand Tour*). De ces expatriations aux motivations si différentes les unes des autres, naît à toutes les époques une presse multiforme, tant par la nature

des supports utilisés (quotidiens d'information générale, revues culturelles russes ou des sokols polonais, bulletins syndicaux, journaux politiques, magazines sportifs, touristiques, de promotion économique….), qu'en ce qui concerne les publics auxquels elle s'adresse. Car tous éprouvent le besoin, dans un premier temps tout du moins, de lire et de s'exprimer dans leur langue maternelle, d'entretenir le lien au sein du groupe et avec la mère-patrie.

La question de la langue est ici centrale, certains périodiques sont bilingues, voire trilingues – un phénomène qui n'a quasiment jamais été étudié, mais qui est certainement révélateur de transferts culturels, tout comme l'est l'histoire de *The Southern Cross* (1875-), journal des Irlandais émigrés en Argentine, qui au XIX[e] siècle est entièrement rédigé en anglais mais qui, aujourd'hui, est devenu bilingue anglais-espagnol. Que dire encore du quotidien parisien en anglais *Galignani's Messenger* (1814-1895), destiné aux voyageurs cosmopolites, dont la quasi-totalité du contenu est puisé dans le presse internationale, traduite. Il en est de même des revues littéraires de la même maison, qui s'inspirent essentiellement des grands périodiques britanniques tels que *The Edinburgh Review*.

Il est évident que les échanges interculturels, que les transferts, qui s'opèrent par le biais de la presse sont à la fois riches et permanents. Ces organes permettent d'en apprécier l'évolution, d'en cerner les réseaux, les cultures de référence, les modèles éditoriaux... Tels sont certains des objectifs scientifiques que se fixe Transfopress, réseau transnational de chercheurs travaillant sur la presse allophone dans le monde qui s'est réuni, pour la première fois, en novembre 2013 à la BnF, afin de tenter de cartographier, de dresser une typologie et une chronologie de cette presse, trop longtemps occultée.

István CSEPPENTŐ, Université Eötvös Loránd, Budapest
Discours d'exilé, discours de voyageur

Dans cette communication, nous nous proposons d'analyser l'expression de l'exil dans des types de textes littéraires qui, au premier abord, ne semblent pas particulièrement se prêter à une telle étude, c'est-à-dire les récits de voyage.

Le point de départ de notre réflexion est la certitude que tout voyage (acte délibéré, destiné essentiellement au plaisir personnel, face à l'acte de s'exiler ayant une connotation négative) ne procure pas nécessairement, à chaque étape du parcours, le bonheur initialement escompté. Nous souhaitons rester fidèle au paradoxe suggéré par le titre du colloque : celui-ci évoque la tension évidente qui existe entre la notion de *transfert culturel* et celle d'*exil*, à savoir, l'apport positif, le bénéfice intellectuel qu'on peut tirer d'une situation contraignante.

En poussant plus avant l'exploration de ce paradoxe, pourquoi ne pas l'inverser aussi, en étudiant les cas où le départ est un acte non pas imposé mais volontaire, tandis que l'expérience qu'on en tire est décevante, et où le récit de voyage, rédigé avec un décalage temporel et conçu à des fins littéraires, revêt les caractéristiques d'un récit d'exil. En s'appuyant sur les multiples approches textuelles d'un discours de voyage (structure narrative, champs lexicaux, etc.), nous illustrerons, à travers des exemples tirés de différentes époques de la littérature française, l'hypothèse selon laquelle le discours de voyageur peut souvent être assimilé à un discours d'exilé. C'est donc dans ce sens qu'il faut entendre le titre encore un peu succinct et provisoire de notre communication, *Discours d'exilé*, *discours de voyageur*, mais qui va sans doute se préciser au cours du travail, puisque la littérature de voyage, d'un siècle à l'autre, ne traduit pas le même degré de sensibilité des auteurs.

Franciska DEDE, Institut Hongrois de Paris
L'Exilé de la maladie – Sigismond de Justh, promoteur des relations culturelles franco-hongroises

Atteint de phtisie, le jeune propriétaire terrien et écrivain hongrois Sigismond de Justh rejoint chaque automne un pays au climat plus doux. Dès les premiers temps, l'une de ses destinations les plus chères est Paris. Il y fait des études et c'est dans la capitale française que se forme sa vocation d'écrivain. Il devient vite un habitué des salons et rencontre le Tout-Paris. Il fréquente les salons du Faubourg Saint-Germain et les ateliers d'artiste, les représentants de la haute finance comme les grandes figures littéraires. Il noue des liens avec des hommes d'esprits et avec des femmes de la haute

société, et promeut ainsi la culture hongroise à Paris et la culture française en Hongrie. Il joue un rôle de relais et d'intermédiaire et présente les uns aux autres les connaissances et amis qu'il s'est faits. Il est attendu dans le salon d'Hippolyte Taine et celui de Sarah Bernhardt, est l'ami de jeunesse de Pierre de Coubertin et de Melchior de Polignac qu'il convainc de rédiger une anthologie des poètes hongrois. Il connaît Barbey d'Aurévilly et Jean Berge, Paul Bourget et François Coppée, convainc l'écrivain Jean de Néthy de traduire et rédiger un recueil de ballades et chansons populaires hongroises. Il propage la culture hongroise partout et par tous les moyens : par son activité infatigable, par la vivacité de son esprit et de sa conversation ainsi que par ses écrits.

La conférence envisage de présenter les grands axes de cette œuvre de transfert et de cette vocation de promotion interculturelle.

Ian DE TOFFOLI, Université du Luxembourg

Exil volontaire, nomadisme et littérature polyglotte : les errances transculturelles des écrivains luxembourgeois

Contrairement à ces écrivains qui écrivent depuis l'exil ou dans une situation diasporique, qui ont parfois dû renoncer à une langue ou s'adapter à la langue de leur pays d'accueil, les écrivains luxembourgeois, même ceux qui ont décidé de vivre et de publier dans un autre pays que le leur, se rapprochent plutôt d'écrivains des anciennes colonies africaines ou asiatiques, qui, en écrivant, ont le choix entre leur langue propre ou la langue des anciens colonisateurs, ou d'écrivains du Moyen Âge tardif qui ont eu à se décider entre le latin et une langue vernaculaire. La littérature luxembourgeoise s'écrit en une des trois langues officielles du pays (le luxembourgeois, le français et l'allemand), parfois même en mélangeant les trois.

Cette situation linguistique particulière est à l'origine du positionnement singulier de l'écrivain luxembourgeois: d'un côté, le malaise historique d'une culture et littérature mineure le pousse à se rapporter sans cesse à une plus prestigieuse, notamment celle de ses voisins immédiats (la France, l'Allemagne), notamment pour échapper au manque de lecteurs : d'où l'exil volontaire et l'appartenance à un champ littéraire autre que celui de leur pays d'origine.

D'un autre côté, la quête obsessionnelle d'une identité culturelle, qui, pour un pays de la taille du Luxembourg, et qui en plus est trilingue, ne peut qu'exister dans et par un métissage culturel, transculturel et multipolaire (ce que les intellectuels luxembourgeois du début du XX^{e} siècle ont défini par la « Mischkultur », a suscité l'apparition d'écrivains nomades, c'est-à-dire d'êtres déracinés, ne faisant d'aucune langue (ou de plusieurs langues) leur maison : d'où des êtres vivant dans une sorte d'exil « chez eux », ou qui ne se sentent plus « luxembourgeois » dès qu'ils passent la frontière de leur pays, et dont les textes s'inscrivent dans la littérature francophone, mais non pas française, dans la littérature de langue allemande, mais non pas allemande, tout en s'inscrivant dans la production littéraire luxembourgeoise.

La jeune littérature luxembourgeoise est par essence interculturel, non pas (seulement) dans le sens qu'elle désignerait une littérature de la migration, mais plutôt parce qu'elle intègre dans son champ la littérature de ses citoyens étrangers – par exemple des auteurs français publiant au Luxembourg, comme Gilles Ortlieb – ou, à l'inverse, d'auteurs luxembourgeois publiant en France (ou en Allemagne), comme Jean Portante ou Guy Helminger, contrairement aux grands systèmes littéraires monolinguistes, qui considèrent une littérature soit comme nationale, soit comme appartenant à une minorité linguistique, ou sinon comme faisant partie d'un littérature étrangère.

L'analyse scientifique de ce champ littéraire, ayant à la fois lieu dans un microcosme polyglotte et dans un notre monde globalisé, ne peut être séparé du développement culturel du Luxembourg, ni de la pratique du transfert culturel de ses voisins, et présuppose une véritable dénationalisation dans la compréhension de la figure de l'écrivain.

Sanae EL OUARDIRHI, Université Moulay Isma¬il, Maroc

L'Exil, le pays et la langue dans Une année chez les Français de Fouad Laroui

Nous nous intéresserons dans ce travail à l'écriture de Fouad Laroui, auteur marocain, francophone, résidant aux Pays-Bas, qui publie des romans écrits en français. Quel regard sa situation

d'exilé l'amène-t-elle à poser sur sa culture d'origine et sur la culture occidentale ? En quoi le choix de la langue française a-t-il déterminé son écriture, thématiquement et stylistiquement ? La langue et la culture marocaines n'ont-elles pas laissé des traces dans son texte français ? Le passage d'une langue ou d'une culture à l'autre menace-t-il ou renforce-t-il la conscience identitaire de l'auteur? Voici quelques-unes des questions que nous nous poserons à partir du roman *Une année chez les Français* qui retrace les aventures du petit Mehdi Khatib dans le lycée français de Casablanca qu'il vient d'intégrer.

Notre lecture tente de porter un regard sur l'expression littéraire de l'exil au-delà des problématiques de la double culture et du déchirement identitaire. En effet, si l'idée de l'exilé tiraillé entre deux ou plusieurs cultures a longtemps semblé évidente, nous lirons l'œuvre de Laroui selon la perspective du choix jouissif de la « langue de l'autre », devenant source de créativité. A travers les mots marocains, traduits ou non, qui émaillent le texte de Laroui, à travers une écriture métissée de français, d'arabe, d'expressions désuètes ou argotiques se fait entendre le bruissement de la langue et le désir du romancier « de se forger une langue » à lui. L'imbrication entre la langue d'origine et la langue française choisie donne, au final, une langue métamorphosée, truffée de références et d'inventivité. A partir de là, nous nous demanderons comment Laroui s'approprie ce « *corps de prescriptions et d'habitudes* »[5] qu'est la langue, par quels procédés, et selon quels enjeux il convertit ce « *corps* » en une parole singulière. Ecrivain venu d'ailleurs, écrivant en français, Laroui déplace et transforme la question de l'identité, de l'origine, de la différence, voire de la langue.

Igor FIATTI, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Fulvio Tomizza et Peter Handke : exilés, entre frontières et confins

L'éloignement de son propre espace national ou socioculturel ne comporte pas que la perte d'un point de référence, mais situe le moi dans une position de marginalité en déterminant la genèse d'oppositions binaires, comme celle entre centre et périphérie, qui confèrent à la condition existentielle de l'exilé sa complexité[6]. Cela vaut aussi pour la condition de frontière en général, dans laquelle l'incertitude se fait forma mentis.

L'écrivain istrien Fulvio Tomizza (1935-1999), peut-être plus que tout autre auteur de l'espace centre-européen, s'est caractérisé par la compréhension de l'Autre – une compréhension que l'historien Elio Apih a définie « mitleiden », c'est-à-dire souffrir ensemble la condition de frontière[7]. Et en Europe centrale, l'auteur autrichien Peter Handke (né en 1942) nous fournit par la fiction littéraire un témoignage important sur la recherche de l'*Eigenes* (du propre), dans une situation de contact avec la langue du voisin.

Chez Handke, toutefois, la contiguïté linguistique ne se révèle pas un privilège de la frontière, entendu comme une richesse majeure de stimuli linguistiques à disposition de l'individu, mais plutôt comme une expérience de conflit, une expérience des confins – tout en soulignant la différence entre l'ouverture indéfinie de la frontière et la fermeture nette des confins.

Györgyi FÖLDES, Université Eötvös Loránd, Budapest
La langue, cet ennemi. Les textes d'Agota Kristof

L'adaptation cinématographique *Du grand cahier* d'Agota Kristof vient de remporter un grand succès. Cependant, nous le savons bien, cette œuvre fait partie de la *Trilogie*, un tryptique vraiment complexe, qui fait un jeu astucieux avec les éléments de l'intrigue et les personnages (comme êtres corporels, et, de plus, concernant les noms, les pronoms personnels, les procédés de narration). Dans ce roman, comme dans tant de textes de cette auteure hongroise, vivant en Suisse et écrivant

[5] Roland Barthes, Le degré zéro de l'écriture, Paris, Éditions du Seuil, 1953, p.11.

[6] Natalie Dupré, Per un'epica del quotidiano : la frontiera in « Danubio » di Claudio Magris, Firenze, Cesati, 2009 p. 43.

[7] Elio Apih, « F. Tomizza, Gli sposi di via Rossetti », in Metodi e ricerche , n.s., V., n° 2, luglio-dicembre 1986, p. 101-104, p. 101. Cité par Marija Pirijevec, « L'immagine degli sloveni nella letteratura triestina in lingua italiana », in Letterature di frontiera, Roma, Bulzoni, 1991, p. 161-68, p. 168.

en français - dans une langue qui n'a jamais pu devenir la sienne, qui lui semblait toujours étrangère et ennemi, qui la menaçait de tuer sa langue maternelle – la figure de l'émigré(e) et de l'immigré(e), cette représentation de l'Autre revient maintes fois (à voir encore ses autres romans: *L'Analphabète*, *Hier*, de nombreuses nouvelles: *Chez moi*, *Les rues*, *La maison*, *La vengeance* etc.).

Grâce à ces procédés, nous pouvons considérer cet œuvre narratif comme un ensemble dont l'enjeu est de faire voir la complexité de l'identité dans l'émigration, le motif du passage des frontières dans le sens de la transgression, et la perte de langue s'avérant à la fois un gain de langue aussi: le gain de la langue de l'Autre, d'une langue que nous pouvons nommer, avec le terme (et de la perspective) de Deleuze et de Guattari, *nomade*, ou, avec l'expression de Homi K. Bhabha et d'Alfonso de Toro, *hybride*, ou, d'après Donna Haraway, *cyborgienne*. À certains points de l'interprétation de ces textes, nous utiliserons les résultats de la narratologie corporelle de Daniel Punday.

Gábor GELLÉRI, Université d'Aberystwyth, UK
Les « promenades » de la Tocnaye – transfert culturel et survie

Jeune aristocrate ouvert d'esprit, La Tocnaye se voit obligé de prendre le chemin de l'exil après la Révolution. Ses récits dressent un portrait réaliste et triste de la vie quotidienne de l'exil royaliste en Angleterre. C'est pour survivre – survivre financièrement, émotionnellement, intellectuellement – qu'il entame une série de voyages, qu'il appelle ses « promenades ». Il entreprend ces pérégrinations à pied, autant pour des raisons pratiques – trop peu d'argent, trop de temps - que par goût personnel.

Ces promenades représentent autant une continuation de la grande mode des voyages d'Angleterre du 18e siècle, qu'une ouverture vers un nouveau modèle. La Tocnaye n'est pas le premier à découvrir l'Angleterre par le biais de « promenades », mais c'est certainement lui qui a l'occasion de découvrir le pays plus en profondeur, et de le présenter à un public constitué essentiellement d'autres exilés, dont beaucoup résident en Angleterre sans avoir pris dans la moindre mesure la peine d'apprendre à connaître leur lieu de résidence. Sa curiosité aiguë pour la culture celtique prolonge celle d'autres voyageurs des dernières années de l'Ancien régime, sans pour autant que La Tocnaye ait pu avoir connu leurs écrits.

Il est encore capable, dans sa « liberté d'exilé », de parcourir des territoires, au sens physique mais aussi intellectuel, beaucoup plus larges que ses précurseurs : il va jusqu'à vivre en Ecosse, pousse ses promenades jusqu'à l'ouest de l'Irlande, destination inédite jusqu'alors pour les Français - et affirme avoir appris les langues celtiques locales. Mais La Tocnaye va aller encore plus loin, encore une fois autant par nécessité que par curiosité, jusqu'en Scandinavie, destination qu'il définit comme une continuation intellectuelle logique des voyages sur les Iles britanniques. Sur ce point, il représente très certainement une ouverture importante vers la thématique du Nord qui sera bien sûr cardinale pour le 19e siècle.

Raouia HADDAD, Institut Supérieur des Langues Appliquées et d'Informatique de Nabeul, Tunisie
Le « franbanais » comme mutagénèse linguistique dans les œuvres d'Amin Maalouf

L'écriture chez Amin Maalouf ne se limite pas à un champ « territorial » prédéfini. C'est-à-dire que l'écrivain ne privilégie pas une culture par rapport à une autre. Ce n'est pas parce qu'il s'exprime en français qu'il ôte à ses écrits toutes les empreintes de l'écriture ou de la culture Orientale. Loin de là, avec lui, ces deux mondes sont tissés et imbriqués, dans le but de former une nouvelle entité où se côtoient deux Histoires et deux imaginaires a priori contradictoires. C'est ainsi que l'écrivain réussit à nous présenter une réalité mouvante qui se reflète derrière l'image de ses héros, toujours en quête de repères et de stabilité. Toute son écriture révèle sa tendance à vouloir réconcilier les deux frontières de la Méditerranée pour ainsi créer un nouvel espace créatif, malléable et mouvant.

A travers son expérience personnelle et celles de ses héros, Maalouf veut nous montrer qu'il puisse exister un exil heureux, un bannissement positif. L'exil pourrait donc être un moyen d'évasion mais aussi une panacée. L'exil peut apporter la joie, le bonheur d'une délivrance.

C'est à travers le bilinguisme que cet écrivain réussit à créer sa propre langue francophone le : « franbanais » néologisme ajouté au dictionnaire le 03 Avril 2006. Il dispose de deux langues pour référer à une même réalité. Cette fermentation entre l'arabe et le français se traduit à travers une

mutagénèse linguistique dans le sens où nous nous retrouvons face à un contact intime entre deux systèmes. Les tournures linguistiques et syntaxiques, utilisées dans ses œuvres, arborent un langage coloré qui nous met toujours face à des métaphores orientales donnant au style une certaine fantaisie, de l'exotisme et surtout un ton pittoresque.

Il serait donc intéressant de signaler l'importance de l'envie qui engage l'écrivain à explorer une nouvelle forme d'écriture francophone complètement distincte. C'est dans ce même sillon d'idées qu'on pourrait se demander dans quelle mesure les œuvres d'Amin Maalouf s'écartent-elles de la norme francophone ? Pour ainsi confirmer que cette réécriture de la mémoire, qualifiée d' « écriture métisse », est distincte de l'écriture occidentale mais aussi, et surtout, ne s'inscrit pas dans une tradition littéraire francophone.

Krisztina HORVÁTH, Université Eötvös Loránd, Budapest
En attendant les barbares. L'exil rêvé d'Albert Camus, d'Ádám Bodor et de J.M. Coetzee

Trois auteurs - trois horizons et la reconnaissance de lecture du désir d'exil et de l'Autre rêvé. Nous proposons une analyse contrastive de L'Exil et le royaume d'Albert Camus, de La Vallée de la Sinistra d'Ádám Bodor et de En attendant les barbares de J. M. Coetzee.

Nous comptons dégager les structures communes d'un imaginaire d'exil affranchi de toute détermination référentielle. L'étrangeté y est conçue comme une grâce, une chance (Kristeva) et l'exil désiré, rêvé, préparé et vécu comme ultime aventure intérieure. Contre un réel insatisfaisant le salut par l'exil est le seul remède.

Christophe IPPOLITO, Georgia Institute of Technology, USA
Immerrance chez Régine Robin

La *Québécoite* de Régine Robin, autofiction parue à Montréal en 1983, raconte en partie l'histoire d'une immigrante parisienne post-soixante-huitarde et féministe de religion juive et d'origine est-européenne qui vient enseigner la littérature yiddish à Montréal à la fin des années 1970. Dans son exil québécois, cette immigrante est nostalgique de Paris mais aussi d'un shtetl d'avant la Shoah, shtetl dont elle ne connaît et ne connaîtra nécessairement que des récits fragmentaires et qui se dessine dans l'effacement inéluctable de ses restes comme un paradis fantasmatique — paradis perdu, comme il l'est pour ce pauvre tailleur contraint à émigrer qu'a peint Isaac Leib Peretz dans *Les oubliés du shtetl*, ce tailleur qui regrette sa famille, son shtetl, sa rivière.

Le néologisme « québécoite » est un moyen terme utilisé pour tenter de décrire une identité en devenir dans une ville qui a été et reste au carrefour de paroles d'exilés. Une identité teintée de nostalgie, de la souffrance d'un retour impossible, au moins dans le shtetl disparu, mais aussi en d'autres sens, alors que peu à peu la vie nouvelle dans le Nouveau Monde se normalise et que le retour à Paris, avec ses « graffiti antisémites sur les murs du métro », dans un pays qui traite la plupart de ses immigrants, desquelles elle se sent solidaire, d'autant plus mal qu'ils sont le plus différents, s'avère problématique. Mais subsiste d'autre part une nostalgie des formes de vie en Europe, des villes et des villages européens, voire d'une urbanité et d'une sociabilité qui attisent les rêves et regrets de ses personnages. En fait, il s'agit d'abord pour l'héroïne de renverser l'obstacle posé par les frontières en le problématisant.

La littérature, passeur immatériel, joue sur les frontières et les marges — c'est l'un de ses rôles principaux. La frontière n'est pas seulement passée, elle est aussi dépassée, subsumée par l'imaginaire de l'origine, révélée comme ce qu'elle pourrait apparaître dans un avenir certes lointain : une monstruosité surgie du passé. Sous le pays nouveau ce sont bien les pays anciens, ou plutôt leurs langues et leurs cultures, qui font leur éternel retour.

Or l'origine est chance, hasard, certainement pas volonté ou rationalité positive ; elle est voie d'accès privilégiée à l'imaginaire. Robin (comme Deleuze) remplace de simples racines par des rhizomes qui entrelacent ou superposent ici et maintenant des parcours immigrants divers. Mais comment trouver « les mots pour le dire » ? En dernière analyse, c'est par le biais d'un travail expérimental sur les langues, et sur un récit discontinu qui est patchwork de fragments et de traces, que la force de la parole immigrante s'affirme et transgresse les frontières géographiques, voire le concept de frontière

lui-même. Et cette parole peint une migration utopique, libérée de toute frontière, revenue à la « pureté » post-politique ou post-économique d'une errance qui est aussi, originellement, caractéristique de l'espèce — errance qui a ici comme ailleurs des aspects multiples (situationnistes, métaphysiques…), errance continuelle, « immerrance » (Robin parle d' « immerrants », entre yiddish et français).

Wafae KARZAZI, Université Hassan II-Mohammedia, Maroc
Exil et construction identitaire chez le personnage sebbarien

Située au carrefour des cultures occidentale et orientale, se définissant comme une ''croisée", c'est dans l'espoir de venir à bout de son sentiment d'exil que Leila Sebbar écrivaine franco-algérienne, née en 1941, en Algérie (où elle a vécu jusqu'à l'âge de dix-sept ans), va mettre en scène, par le biais de l'écriture romanesque, la communauté maghrébine immigrée.

Il me parait intéressant de montrer, dans cette communication, les stratégies d'écriture utilisées par Sebbar pour dépeindre la communauté maghrébine immigrée.

Mon objectif sera surtout de démontrer qu'au-delà de la réalité sociale de l'exil et de l'immigration (conditions socio-économiques misérables, aliénation, exclusion, perte progressive des valeurs traditionnelles,…), au-delà du vécu chaotique de la deuxième génération (acculturation, délinquance, marginalité, quête identitaire,…), le discours romanesque de Sebbar s'inspire essentiellement des relations établies, à la suite de la colonisation, entre la France et ses anciennes colonies. Ces relations ont généré de multiples croisements, géographiques, culturels, ethniques, qui tout en compliquant la dialectique de l'identité, l'élargissent et l'enrichissent.

La préférence de l'auteure va à des personnages qui, du fait de l'exil, se voient privés d'enracinement dans une terre ou dans une langue et sont à la recherche d'un ancrage. Rejetant l'enfermement dans la culture d'origine, refusant l'assimilation à l'identité collective dominante ainsi que le regard négatif porté sur eux et construit sur l'opposition national/immigré, Français/Arabe ou Français/Algérien, ils se construisent un espace nouveau, hétérogène, où s'affirme leur spécificité identitaire.

Ma réflexion, basée sur l'analyse du discours romanesque, se développera essentiellement autour de deux axes fondamentaux : le métissage culturel et la reformulation de l'Histoire par la déconstruction des discours hégémoniques.

Laurence KUCERA, Université Paul Valéry, Montpellier III
Voix d'écrivain en exil : déplacement géographique et changement linguistique

Synonyme de ban, de proscription, de relégation ou d'expulsion, l'exil est souvent perçu comme une situation de victimisation. Si l'on se réfère à l'étymologie, *exil* a d'abord signifié *malheur*, *tourment*. L'exil n'implique pas seulement l'éloignement de la patrie, il signifie aussi l'impossibilité de retourner dans son pays. Si les causes de l'exil sont nombreuses, les situations sont parfois considérées comme douloureuses.

L'Histoire est jalonnée de conflits, de soulèvements, qui se soldent par des exodes massifs, importants. Exil volontaire ou forcé, les causes le plus souvent invoquées sont d'ordre politique. Un régime tyrannique, ses conséquences dramatiques, des libertés individuelles bafouées, l'impossibilité de s'exprimer – de créer – ont contraint de nombreux écrivains à s'exiler. La plupart ont choisi la France comme destination ; le français, comme langue d'adoption. La littérature s'est ainsi nourrie de leurs récits.

C'est dans ce mouvement, ce passage, cette traversée des frontières à la fois géographiques et linguistiques, que les œuvres et les identités se sont construites. Loin de rejeter dans l'oubli d'une mémoire refoulée la première vie, ce passage a permis à la mémoire de se dire, à l'histoire de s'écrire, à l'identité de s'affirmer, dans la distance d'une langue neuve, naïve et nouvelle.

Ne faut-il voir dans l'exil que souffrance et nostalgie ? N'y a-t-il pas dans ce défi - lorsqu'il est choisi - une sorte de pari réussi ? Comment ces déplacements géographiques, ces transferts linguistiques et culturels, se sont-ils opérés ? Quelles sont les conséquences sur l'être, sur l'identité, sur la langue d'écriture adoptée ?

La question du passage, du franchissement des frontières à la fois géographiques, linguistiques et culturelles, oriente notre sujet. La parole des écrivains sera placée au centre de notre analyse.

Il s'agira de faire entendre leur voix. C'est au moyen de témoignages d'écrivains et d'entretiens réalisés par nos soins que nous tenterons d'analyser leur attitude, ce cerner leurs pratiques, à la croisée des langues, à l'intersection des frontières, face à la création littéraire.

Daniel S. LARANGÉ, Université McGill, Montréal

Théologie de l'exil et de la création dans la kabbale. Considérations dialectiques du discours théologique dans la littérature juive de l'Europe moderne

Avant la création des mondes, Dieu emplissait tout l'espace car il est omnipotent et omniprésent. Quand Dieu voulut créer les mondes, Il retira sa lumière et dans ce « vide » formé, dans cet espace, de Dieu émana un rayon de Lumière. Ce retrait est appelé « exil ». Il est fondateur de la Création. Ce concept dérive des enseignements d'Isaac Louria, le Ari zal (Safed, XVIe siècle), et peut se résumer comme étant le phénomène de contraction de Dieu dans le but de permettre l'existence d'une réalité extérieure à lui. Cette Lumière subit de nombreux Tstitsoumim (restrictions) ; chaque Tsimtsoum est une diminution graduelle de la lumière divine et une adaptation à la capacité de réception des êtres créés. Le Tsimtsoum est la « dissimulation » de la force vitale, cette dissimulation constitue le « Keli » c'est-à-dire le récipient (contenant) et la force vitale qui traverse le contenant est appelée « Lumière ». L'ensemble du keli et de la Lumière constitue les Sephiroth. Les kelim limitent la Lumière divine ; mais en même temps la révèlent.

Chaque monde a sa capacité propre de réception et de dévoilement de cette lumière. De la lumière originelle (*or qadoum*) — qui emplissait de manière égale et sans différence de degré avant le tsimtsoum — jaillit une lumière émanée (*or néetsal*) dans le vide laissé par le tsimtsoum. Cette lumière émanée constitue l'*olam ha-Atziluth*, le monde de l'Émanation ou du Divin et d'autre part, la création engendra l'*olam haBeryah* ou monde de la Création, l'*olam haYetzirah* ou monde de la Formation et l'*olam haAssya* ou monde de l'Action. Ce schéma se retrouve dans la Kabbale de Safed mais aussi chez Moché Haïm Luzzatto que Moïse Cordovero dans son *Pardes Rimonim*.

Comment cet « exil de Dieu » qui marque finalement la Création (*haBeryah*) est-il devenu fondateur pour l'identité juive et se retrouve inscrit dans la littérature de ses auteurs ?
Notre contribution propose de montrer comment certains écrivains juifs travaillent précisément sur cette notion kabbalistique d'exil théologique, à l'origine du *Deus Absconditus* pascalien, afin de créer une identité à partir du retrait, du dévidement, du « rien » ou du « vide ». Les textes kabbalistiques seront commentés à partir de l'hébreu et montreront comment cette pensée dialectique d'une grande originalité a permis à un peuple de se constituer à partir de l'expérience traumatisante de l'exil de masse.

Augustin LEFEBVRE, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3

Dispositif textuel et opération de lecture : une approche ethnométodologique de Jeunesse d'octobre de Nicolas Baudy

S'il fuit une situation dramatique, l'exilé devient de fait, pour les habitants du pays où il arrive, un *témoin* de premier plan du pays qu'il vient de quitter, de sa situation politique, économique et sociale. Ce fut le cas de jeunes hongrois contraints d'abandonner leur pays en 1956. Un bon nombre arriva à Paris avec l'expérience partagée d'un groupe qui a vécu une révolution, et l'expérience subjective d'un parcours de vie. De l'intensité de cette expérience encore toute récente à leur arrivée, naquit le besoin de parler, de raconter ce qu'ils avaient entendu, vu, vécu, enduré. Certains rencontrèrent Nicolas Baudy – lui-même exilé hongrois, de longue date – et trouvèrent en lui une oreille attentive, sensible à leur expérience. N. Baudy recueillit leurs témoignages, qu'il compléta d'une enquête d'ordre « psycho-sociologique » par questionnaire. Il publia le résultat de cette double enquête en 1957, dans un ouvrage intitulé *Jeunesse d'octobre, témoins et combattants de la Révolution hongroise*, aux éditions de la Table Ronde.

La communication proposée prend comme objet de réflexion cet ouvrage dans une perspective ethnométhodologique (Garfinkel, 1967) inspirée de la « lecture-en-action » (Barthélémy, 1999:96) qui est « principalement concernée par la description des méthodes d'assemblage de sens qui constituent le parcours de lecture et dont le texte fournit à la fois le cadre et les ressources » *(ibid.)*. L'ouvrage de Nicolas Baudy constitue un *dispositif textuel (ibid.)* qui articule trois dimensions identifiables notam-

ment grâce à des variations stylistiques :

1. Une dimension *sociologique* avec par exemple la description de l'outillage totalitaire de classification et de hiérarchisation de la population : le *Kader*. Dans ce cas le témoin est désigné dans le texte par la troisième personne et est donné comme la *source fiable* d'une information sur la société qu'il vient de quitter.

2. Une dimension *interactionnelle et intersubjective* qui prend la forme de dialogues entre individus, par exemple entre cadres du parti et étudiants. Ce dispositif narratif est une ressource par laquelle N. Baudy confronte des logiques opposées, laissant au lecteur le soin de découvrir l'oppression intellectuelle qui pèse sur l'interprétation des faits dans les échanges conversationnels quotidiens.

3. Une dimension *subjective* dans laquelle N. Baudy s'attache à rendre compte *du point de vue des témoins* dans leur rapport au système totalitaire dans lequel ils étaient immergés, ainsi que les raisonnements et observations qui les ont menés à se révolter. Dans ce cas c'est un « je » qui parle.

La communication s'attachera à présenter des collections d'extraits de l'ouvrage qui rendent visibles ces trois dimensions et leur articulation. A travers leur analyse, on essaiera de montrer que N. Baudy organise un *dispositif textuel* et donc des *opérations de lecture*, qui lui permettent de présenter la *complexité* d'une double culture – celle du totalitarisme et celle de la révolte contre le totalitarisme – et d'articuler des dimensions que les SHS ont tendance à segmenter en disciplines distinctes (sociologie, politique, psychologie...). En examinant l'articulation, à l'oeuvre dans cet ouvrage, d'une démarche scientifique de recueil de témoignages et d'une démarche littéraire d'écriture, on en soulignera la dimension *pluridisciplinaire* et on s'interrogera sur les intérêts possibles d'un tel dispositif textuel pour les SHS ; en particulier pour rendre compte de la complexité de l'expérience humaine. On essaiera enfin de conceptualiser les notions de « dispositif textuel », et d'« opération de lecture » et de préciser les spécificités d'une approche ethnométhodologique d'une œuvre écrite.

Tiannan LIU, Université des Relations internationales, Pékin

Le syncrétisme de François Cheng à travers son écriture sur l'exil

François Cheng est un écrivain français d'origine chinoise. Son œuvre a pour sujet des individus placés dans un espace qui présente à la fois une rupture géographique et psychologique. Pour lutter contre l'anéantissement qui guette l'être déchiré, François Cheng exalte son passé, maudit son présent, souligne la gloire de l'un et la déchéance de l'autre. Sous sa plume, tous les exilés connaissent un choc de culture, l'arrachement à leur milieu, la marginalité, la révolte contre l'exil, la solitude, l'angoisse, un sentiment d'étrangeté, la peur et surtout le déchirement. Le thème majeur de son écriture romanesque traite de la vie des exilés, leurs sentiments ; l'éloignement de la patrie est inscrit au cœur de sa création. C'est sa première préoccupation, et elle transcende la voix de l'écrivain.

Tout en gardant une vision positive vis-à-vis de l'exil, il se définit comme un dialogueur et un être en marche ; il est habité par cette volonté réelle de renaître à la vie grâce à son expérience de l'exil qui lui a permis d'avoir une vie complètement transformée. Et cette transformation est essentiellement réalisée par son travail de transfert culturel bidirectionnel entre la France et la Chine. Écrivain migrant, il dépasse le temps et l'espace pour se construire une patrie spirituelle et réussit un certain syncrétisme qui se manifeste à la fois dans sa création littéraire et dans sa pensée philosophique.

Mathieu LLEXA, Université de Perpignan

Transferts culturels et littérature de l'exil espagnol dans les Pyrénées-Orientales au XIX^e^ siècle

Dans le prolongement des études dirigées par Benoit Pellistrandi et Jean-François Sirrinelli sur *l'Histoire culturelle en France et en Espagne*, ainsi que les recherches menées par Michel Espagne sur la théorie et l'histoire des transferts culturels, mes recherches axées sur la circulation des écrits à la frontière franco-espagnole au XIX^e^ siècle s'intègre à la thématique « l'exil comme espace pluriel de rencontre et de dialogue » en explorant les thèmes de l'exportation, de l'émission et de la diffusion de la culture d'origine en exil.

En raison des guerres carlistes et des tensions politiques en Espagne, de nombreux exilés espagnols traversaient en masse la frontière franco-espagnole et s'installaient dans le département des Pyrénées-Orientales. Au rythme des flux migratoires observés au XIX^e^ siècle, le secteur de la librai-

rie espagnole s'est considérablement développé sur le territoire transfrontalier. Des transferts culturels évidents provoqués par l'exil massif d'espagnols en France et les exportations de la littérature espagnole à proximité de la frontière sont à étudier. Des vérifications de colis de librairie étrangère rédigées par les douaniers ainsi que les catalogues de librairie étrangère tenus par les libraires perpignanais offrent les titres précis des ouvrages rédigés en castellan en circulation. Par l'analyse d'une étude micro historique et inédite, ma communication propose d'envisager l'exil dans une perspective plus particulière, celle de ses rapports avec les transferts culturels. L'exil y sera en effet traité comme un ressort important des échanges inter- et transculturels.

Jérôme LUCEREAU, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
L'auto-exil de la faim - la faim comme retrait du monde

La faim est sans doute la condition la plus native, la plus originelle de l'humain. Primitive, elle le rappelle sans cesse à sa corporéité et à sa condition de vivant contingent.

La socialisation de la faim (Claude Lévi-Strauss, Norbert Elias), l'apparition de l'appétit et des manières de table et, de façon plus prosaïque, l'indépendance progressive des humains à l'égard de la nature ont relégué les affamés à n'être que des exclus de la culture. Avoir faim, c'est désormais déchoir de son identité, perdre ses droits à l'humain et ainsi être écarté de la table des vivants.

C'est un paradoxe étonnant que le signe le plus patent de notre condition soit celui-là par lequel l'humain s'exclut de lui-même.

L'affamé est avant tout le porteur des mauvaises nouvelles (la famine et la mort collective). En conséquence, il ne peut être autre chose que l'incarnant de la mauvaise nouvelle elle-même. Il convient de s'en séparer au plus vite, de lui dénier tout droit et, surtout, de l'éradiquer. Faire disparaitre l'affamé, c'est aussi faire disparaitre la menace de la faim pour soi. Ainsi, les stigmates de la faim condamnent l'affamé à n'être qu'un errant entre les tables, dans un processus de réification (Georg Lukács) sans cesse renforcé.

La contribution proposée a donc pour objet de montrer en quoi la faim - et son corollaire, l'affamé - peuvent être une fabrication d'exil au sens propre (la faim fait fuir) comme au sens figuré : l'affamé est un étranger au sein de sa propre communauté.

Notre analyse s'attachera également à montrer qu'il n'existe pas, au fond, de communauté d'affamés. L'exil de la faim figure sans doute parmi les exils les plus profonds et les plus radicaux qui soient. Car l'exil n'est pas seulement du fait de l'autre mais aussi le résultat d'un étrange solipsisme qui veut que l'affamé soit à lui-même un étranger, fuyant sa propre faim.

Nous appuierons notre démonstration sur une analyse rigoureuse de certains textes de la littérature européenne et notamment trois romans qui nous paraissent incontournables au regard de cette approche : *Faim* de Knut Hamsun, *Famine* de Liam O'Flaherty et *La nuit*, d'Elie Wiesel. Bien entendu, un important nombre de références seront également produites, tant d'ailleurs en littérature qu'en sciences sociales.

Judit MAÁR, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, Université Eötvös Loránd, Budapest
De la Périphérie vers le Centre ou les paradoxes d'une littérature nationale clivée par l'exil

Suite à l'écrasement de la Révolution de 1956, deux cent mille citoyens hongrois environ quittèrent leur pays, fuyant la dictature soviétique ; parmi eux, un grand nombre d'intellectuels, d'artistes et d'écrivains. Quant aux pays d'accueil choisis, ce fut dans les pays anglo-saxons, aux USA, au Canada, au Royaume Uni et en Australie que s'installèrent le plus grand nombre d'émigrants hongrois. Mais l'émigration hongroise fut considérable en France aussi, qui accueillit dix milles Hongrois[8] environ.

Les suites de '56 affectèrent toute la société hongroise – tant l'installation du régime so-

[8] Statistique des émigrés hongrois de '56: en USA 35026, au Canada 24525, en Grande-Bretagne 20590, en Allemagne de l'Ouest 14270, en Suisse 11962, en France 10232, en Australie 9423. Jusqu'en été 1957, profitant de l'amnistie du gouvernement Kádár, rentrèrent en Hongrie environ 11 mille personnes.

viétique semblait définitive – recomposant jusqu'à la géographie même de la littérature hongroise. Celle-ci en effet, déchirée, allait connaître un véritable dédoublement : coupée de « la littérature hongroise-en-Hongrie » prit forme une littérature hongroise hors de la Hongrie, « la littérature hongroise de l'Occident ». Mais la littérature hongroise-en-Hongrie, loin d'un accord unanime, connut en son sein de graves ruptures : à côté du groupe des « fidèles », canonisés par le régime, il y avait « les exilés de l'intérieur » : emprisonnés, interdits ou réfugiés volontaires dans le silence.

Pareil écartèlement géoculturel pose une série de questions importantes, la reformulation notamment du dilemme séculaire de la littérature hongroise : celui de son identité périphérique d'Europe centrale confrontée à une identité Occidentale de Centre. Comment ce dilemme s'exprime-t-il lors des années qui suivent la tentative de '56 de sortir la Hongrie du régime totalitaire ; quelle est la relation de la littérature hongroise-en-Hongrie avec la littérature hongroise de l'Occident et, dans le même élan, avec la littérature occidentale ; quel fut ensuite le rôle de la littérature de l'émigration dans le dialogue entre littérature hongroise- en-Hongrie et littérature du pays d'accueil ? Notre contribution se propose d'étudier ces questions au prisme d'un cas précis : celui du traducteur hongrois parisien, László Gara, en ces années d'exil.

Claudia MANSUETO, Université de Trieste

La Retournée de Fawzia Zouari ou l'exil identitaire d'un visage à part

Publié en 2002, le roman *La Retournée* de la tunisienne Fawzia Zouari conte l'histoire de Rym, une jeune algérienne qui quitte son village natal pour conquérir Paris, pour effacer définitivement «cette masse masculine compacte et déterminée»[9] qui barrait son horizon existentiel. La mort de la mère de Rym oblige l'héroïne littéraire à revenir en Algérie : plongée dans un univers domestique anachronique et étouffant, Rym aura l'opportunité de réfléchir sur la mosaïque identitaire qui caractérise son parcours existentiel. Ni française ni maghrébine, Rym est une femme *de nulle part*, une nomade à la recherche d'un *no man's land* où se refugier. Au-delà des frontières, des définitions, la jeune algérienne est une méduse, une créature multiforme qui nourrit ses contradictions et ses paradoxes intimes. Victorieuse sur les diktats phallocentriques qui entravent le réveil féminin, Rym comprend, à la fin du roman, la richesse profonde de son identité rhizomique : en fuyant les conventions et les certitudes séculaires, elle défend son altérité, son errance.

Sensible aux divers aspects de l'expérience de l'exil, Fawzia Zouari assimile l'idée de la *départenance* spatio-temporelle à une renaissance individuelle : l'expérience de Rym invite le lecteur à construire une topographie mentale ouverte à l'Autre, à l'Étranger silencieux qui habite notre horizon existentiel.

Giulia NAPOLEONE, Université Roma III

L'Exil volontaire de Natalie Clifford Barney. La construction d'un espace de rencontre et de dialogue en dehors de la société

Natalie Clifford Barney, trop facilement classée comme femme de lettres américaine, est un personnage atypique à cheval sur deux mondes et deux cultures. Née en 1876 aux États-Unis au sein d'une famille milliardaire, elle quitte son pays pour s'installer définitivement à Paris, en 1903, après la mort de son père dont elle hérite une fortune de 9 millions de dollars. Pour l'une des pionnières de l'expatriation américaine vers la France, cet abandon suit trois étapes.

La première est le déracinement physique: elle choisit de quitter les États-Unis à la recherche de la possibilité de vivre selon sa nature. La phase suivante est la mue linguistique, car elle relègue sa langue maternelle à la correspondance privée et à la gestion des affaires, tandis que le français devint son véhicule d'expression littéraire, comme on peut le déduire en consultant ses archives. La dernière étape de ce parcours d'exil volontaire de l'Amazone de Remy de Gourmont est la constitution d'un groupe en exil: le Paris Lesbo.

En rejetant la culture étouffante, puritaine et patriarcale de sa terre d'origine, Natalie Barney

[9] Zouari, Fawzia. La Retournée, Paris, éditions Ramsay, 2002, p. 21.

ne déménage pas en France pour s'intégrer dans une culture bourgeoise et fermée, mais invente un environnement protégé pour les femmes intellectuelles de son entourage. En 1909, lors de son déménagement au 20 rue Jacob, elle ouvre son Salon, un rendez-vous incontournable du Paris littéraire, un espace de rencontre et de dialogue pour la constitution d'un groupe en exil.

En 1927, elle institue l'Académie des Femmes à opposer à l'Académie Française apanage exclusif des hommes. Dans son Salon règnent l'internationalisme et l'acceptation des différences, chez elle les écrivains étrangers trouvent des traducteurs, les poètes des éditeurs et tous un publique et en cas de besoin de l'aide économique. Le multilinguisme est la base de ce creuset de cultures et sensibilités et il permet la rencontre, la superposition et l'interaction: le 20 rue Jacob est le lieu symbole d'échanges et du transfert culturel. Un cénacle d'expatriés en contact avec la culture d'accueil, mais au même temps détaché d'elle. L'Académie des femmes, une enclave dans l'enclave, est dédié à diffuser e travail intellectuel des femmes et à émanciper ses adeptes. Natalie s'abstrait de la société patriarcale qui l'entoure et elle édifie, grâce à l'Académie et à son écriture, le monde féminin où elle a choisi de vivre.

Gabrielle NAPOLI, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
Le retour de l'exilé : un supplément d'être ? (Imre Kertész, Norman Manea, Georges-Arthur Goldschmidt)

L'exil comme rupture ou perturbation des relations avec la culture d'origine a pour corollaire la possibilité d'un retour. C'est à ce retour que nous nous intéresserons, aux raisons qui le motivent, à la manière dont il est possible de revenir après un exil, au regard qu'il est possible de porter, sur son pays d'origine, et sur son Histoire.

Plus spécifiquement, nous nous intéresserons au retour du survivant, non pas à son retour du camp, mais au retour du second exil qui a suivi l'expérience de l'extermination. Après le premier exil, celui de la déportation, Kertész en a vécu un second, « l'exil intérieur », et Manea est parti aux États-Unis (1986). Ce second exil peut être considéré comme une réplique (sismique) assumée et choisie du premier, qui se formule dans la langue originelle, que Manea désigne métaphoriquement comme la « maison de l'escargot », et Kertész comme la « langue exilée ». Le retour de Georges-Arthur Goldschmidt vers l'Allemagne se fait quant à lui en français : en passant par l'appropriation intime d'une langue, Goldschmidt porte sur son pays d'origine, l'Allemagne, un regard épouvanté et critique tout en étant pourtant un des « passeurs » d'exception entre la France et l'Allemagne ces dernières décennies. De l'observation et de la confrontation de ces trois auteurs, Imre Kertész, Norman Manea et Georges-Arthur Goldschmidt, nous analyserons comment l'exil est vecteur d'un savoir sur le pays d'origine, à l'œuvre dans un retour qui devient œuvre littéraire.

Tivadar PALÁGYI, Université Eötvös Loránd, Budapest
Liviu Rebreanu : un exilé roumain d'expression hongroise

Nous étudierons l'exil volontaire à travers le cas de l'écrivain roumain Liviu Rebreanu. Né en Hongrie en 1885 dans une famille roumaine, le futur grand romancier de langue roumaine commence sa carrière d'écrivain en publiant des nouvelles en hongrois.

Officier de l'armée hongroise, il en est renvoyé pour une affaire de détournement de fonds. Rebreanu part en exil à Bucarest pour « purifier » sa langue de toute influence étrangère, non roumaine. Mais cet exil sera suivi de retours rocambolesques en Hongrie, tantôt pour purger une peine de prison dans la ville de Gyula en 1910, tantôt pour enquêter en été 1918, sous couvert de faux papiers et en pleine guerre mondiale, sur la mort de son frère fusillé en tant que déserteur de l'armée austro-hongroise.

Cette double identité de Rebreanu est aussi reflétée dans ces œuvres. Si certains écrits sont en hongrois (dont des textes restés à ce jour inédits), d'autres ont été traduits en roumain par l'auteur lui-même, tant et si bien que l'influence de la langue hongroise serait perceptible même dans celles de ces œuvres qu'il a écrites directement en roumain. Grâce au cas de Rebreanu, nous pourrons envisager une forme particulière de l'exil: volontaire et souhaité, celui-ci peut être considéré comme un retour aux origines mythiques ou réelles. Souvent forcé, ce type de « rapatriement » (en direction de la

« mère-patrie », par exemple d'Israël, de l'Allemagne, de la Russie ou de la France) a pu aussi revêtir tout au long du 20e siècle un caractère massif et devenir ainsi un fait culturel marquant.

Francesca PISELLI, Université de Pérouse

Un parcours d'exil. Acquis culturels et linguistiques de la comtesse d'Albany au travers de ses lettres

Notre étude vise à analyser l'impact de l'exil que vécut Louise Stolberg Gedern (Mons 1752 - Florence 1824), plus connue sous le nom de comtesse d'Albany, considéré sous un angle culturel et linguistique.

À ce propos, un corpus informatisé rassemblant plus de trois cents lettres en français a été spécifiquement constitué. Il sert de base à l'étude du parcours qui amena cette dame allemande d'origine, belge de naissance, francophone d'éducation, italienne d'adoption, à transmuter son exil imposé aux côtés de Charles Edward Stuart (1720-1788), son mari, de trente ans son aîné et prétendant aux couronnes anglaise et écossaise, en une expérience intime sans égale.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler qu'elle connut de très près une autre forme d'exil, celle que l'on pourrait qualifier d'auto exil. Après la séparation d'avec son mari, elle partagea sa vie pendant environ deux décennies avec le poète piémontais Vittorio Alfieri (1749-1803), qui s'était éloigné volontairement de sa terre natale. Ce grand tragique, désirant couper les liens avec son pays, qu'il réputait trop fermé et archaïque, cherchait à retrouver son indépendance et sa liberté. Malheureusement, il n'y parvint que grâce à un isolement progressif.

Une telle expérience marqua inévitablement l'esprit de la comtesse d'Albany, qui, malgré tout, ne renonça ni à entretenir des relations épistolaires avec les plus beaux esprits d'Europe, ni à encourager les échanges interculturels et multiculturels au sein de son salon, « l'un des centres nerveux délocalisés de la civilisation européenne », d'après Marc Fumaroli[10].

Notre optique est donc de disséquer l'expérience de l'exil de Mme la comtesse comme un espace pluriel et fécond à l'intérieur duquel l'Italie ne se configure plus comme un pays d'accueil, mais comme un 'pays de cœur', où elle choisit de s'installer durablement.

Les transferts culturels vécus par Louise Stolberg Gedern vont de pair avec les transferts linguistiques. Nous nous proposons d'approfondir cet aspect, qui ouvre des pistes de réflexion intéressante. Au premier regard, c'est surtout l'influence de la langue italienne qui marque ses lettres. Cependant, il ne faut pas négliger celle d'autres langues, telles que l'anglais et l'allemand, qu'elle maîtrisait et utilisait pour animer les conversations en présence de voyageurs étrangers, ainsi que pour entretenir ses relations épistolaires. Les dimensions lexicale (emprunts, italianismes, 'emprunts subjectifs non lexicalisés') et syntaxique (construction et rythme de la phrase) seront décortiquées pour faire ressortir les spécificités de la langue de la comtesse d'Albany.

Hafida RABIA-AIT MOKHTAR, Université de Bouira, Algérie

Franchir les frontières géographiques et culturelles : un moyen pour rechercher la liberté ? Le cas de Paris plus loin que la France de Ghania Hammadou

Dans notre communication, nous tenterons de montrer comment Ghania Hammadou incarne l'exil dans sa totalité. Cette auteure rejetée par les siens, tout comme ses protagonistes. L'angoisse et l'inquiétude sont issues des déplacements de ses héros. Il ne s'agit pas uniquement du déplacement vers un lieu qu'on n'aime pas, mais vers tous les pays du monde. Dans notre corpus d'analyse, les actants sont en errance incessante ; de l'Algérie vers la France, de Bab-Errih vers la France et de la France vers Bab-Errih. Les déplacements sont continus, même à l'intérieur des pays parce les sujets errants sont perdus, ils ne savent pas où trouver leurs origines et leur tranquillité : Leurs déplacements physiques certifient leur qualité d'étrangers là où ils vont, et par conséquent, la ville d'exil (Paris, Bab-Errih ou autre) se transforme en espace de dévastation, et la traversée de la dévastation motive l'avancée dans le retrait.

[10] M. Fumaroli, Une reine d'Angleterre in partibus : Louise-Marie-Caroline de Stolberg-Gedern, comtesse d'Albany, in Quand l'Europe parlait français, Paris, le Livre de Poche, 2003, pp. 407-418.

La romancière introduit dans son récit l'image du *port* et de la *traversée du bateau*, comme un moyen qui aide les protagonistes à s'échapper de leur pays. Par le biais d'un bateau nommé *Liberté*, ce ne sont pas uniquement les êtres qui se déplacent d'un pays à un autre, la *liberté* aussi prend le navire et change de lieu de résidence parce qu'auparavant elle était à Bab-Errih, et tant que ce pays est devenu un lieu à déserter, *elle* a préféré se déplacer.

Cela nous laisse déduire que le *bateau* acquiert une valeur paradoxale, il est instrument de libération : voir de nouveaux horizons (vouloir découvrir ce *Paris* qui soit *loin de La France* dans notre corpus d'analyse), il évoque également la douloureuse épreuve de l'émigration (qui est être *étranger ailleurs*), comme c'est le cas de nos héroïnes Mériem, Selma et Hélène qui, pour montrer et dire leur exil et leur éloignement du pays natal, écrivent des lettres. Ces lettres pourraient être destinées à une personne précise ou même à une personne anonyme. Cela ne compte pas pour elles. Rien qu'avoir le sentiment qu'elles vont être lues par un autre, réduit le degré de leur souffrance, leur montre qu'elles ne sont plus seules et qu'elles communiquent avec les autres personnes.

Luciana RADUT-GAGHI, Université de Cergy-Pontoise
Les radios internationales et les exilés centre-européens en France

Notre intérêt porte sur les élites de l'Est exilées, réfugiées, établies en France après 1945. Nos recherches passées ont porté, entre autres, sur la comparaison entre le groupe polonais réuni autour de l'Institut littéraire *Kultura* et les exilés roumains réunis autour de *Luceafarul* et autres revues culturelles. L'analyse avait porté sur le mode de fonctionnement de ces groupes et leur articulation autour des problématiques de diaspora et transnationalisme[11].

L'étape actuelle de nos recherches porte sur le rôle des médias dans la constitution des groupes en exil. Nous proposons donc une communication autour du rôle de radios internationales – Radio Free Europe et Radio France Internationale, décliné de trois manières :

- la place de l'institution officielle dans le fonctionnement des groupes souvent informels ;
- les contenues culturels transmis par leur biais ; choix des sujets, mode d'appropriation de certaines thématiques comme l'Europe, le communisme, l'exil ;
- l'advenir de ces médias après 1989. Dans cette dernière partie, nous souhaitons mettre en avant les points de continuité et de rupture au sein des groupes des exilés-journalistes après la chute des régimes communistes.

Beatrice SCUTARU-Mathilde BATAILLÉ, Université d'Angers
« La guerre de la littérature n'est pas terminée. » Faire connaître la littérature roumaine dans la France de la guerre froide : l'exemple de la revue Les Cahiers de l'Est

En affirmant, dix ans après la chute du régime communiste que « la guerre de la littérature n'est pas terminée », Dumitru Tepeneag (1937-) confirmait son image d'écrivain anticonformiste et truculent. Cette déclaration, formulée par un auteur roumain contraint de s'exiler en France, invite à s'interroger sur son rôle de médiateur, durant la guerre froide, entre la littérature roumaine et le public français.

Si Tepeneag, en effet, découvre Paris dès la fin des années 60, puis envisage d'y faire un doctorat sous la direction de Roland Barthes, ses prises de position contre le régime roumain et contre la « révolution culturelle » initiée par Nicolae Ceausescu – en lui valant une mise à l'index par les autorités de Bucarest, puis, en 1975, le retrait de sa nationalité roumaine – l'attachent durablement à la France, qui le naturalisera en 1984.

En France, l'écrivain, malgré son statut singulier, puisqu'il est le seul auteur roumain à avoir été déchu de sa nationalité, refuse de limiter ses actions au seul milieu des exilés roumains et édite, à partir de 1975, *Les Cahiers de l'Est*. Initiative roumaine, la revue regroupe aussi bien des écrivains contestataires des pays d'Europe Centrale et Orientale que des Français (Pierre Daix, Jean-Marie Do-

[11] « 'Luceafarul' et 'Kultura', deux prémisses de modèles de pratiques diasporiques parisiennes », Romanian Journal of Communication and Public Relations, vol. 14, n° 4, 2012, p. 163-180.

menach, François Fejto, Denis de Rougemont). Partant du constat que le public occidental n'a qu'une vision tronquée de la littérature du bloc de l'est et ignore presque tout de la « vraie » littérature des pays situés de l'autre côté du mur, la revue veut établir un dialogue littéraire Est-Ouest, qui dépasserait la seule littérature de l'exil. Face à cette volonté de Dumitru Tepeneag, nous nous demanderons si la revue *Les Cahiers de l'Est* a rendu possible ce dialogue et si elle a tenu le rôle qu'elle escomptait sur les plans artistique et littéraire.

Notre étude se portera tout particulièrement sur le cas de la littérature roumaine. Elle questionnera l'image de la littérature roumaine que Tepeneag veut transmettre en France. Quels courants littéraires, quels acteurs, quels sujets l'écrivain choisit-il de présenter dans cette revue ? Quelles raisons déterminent ces choix ?

Pour la réalisation de cette étude seront mobilisées des sources variées, allant des productions littéraires et historiques sur l'exil roumain, aux documents d'archive (numéros de la revue *Cahier de l'Est* ; archives de la *Securitate*, police secrète roumaine). Un entretien avec Dumitru Tepeneag est également envisagé, l'auteur répondant volontiers aux sollicitations des lecteurs et universitaires.

Alfred Tumba SHANGO LOKOHO, Sorbonne Nouvelle – Paris 3
L'Exil au regard de la notion de relation et de la transculturation

Je propose en fait une lecture postcoloniale de l'exil dans la littérature francophone. J'essaie d'analyser, de confronter les représentations littéraires francophones de l'exil à l'aune des notions de relation et de transculturation que j'emprunte respectivement à Fernando Ortiz et à Édouard Glissant. J'essaie d'étudier la productivité de ces notions dans la constitution et la compréhension des usages littéraires francophones de l'exil.

Dans cette optique, il importe de tenir compte de deux événements majeurs: l'esclavage et la colonisation dans la construction de la conscience exilique des écrivains francophones. Sans oublier bien entendu l'horizon migratoire contemporain qui n'est qu'une modalité de l'horizon du passé servile et colonial.

Chloé SIGNÈS, Université de Salamanque, Espagne
De Niodior à Madrid en passant par Strasbourg : traduction et construction des littératures nomades en Espagne

La littérature subsaharienne d'expression française contemporaine est de plus en plus présente sur le marché éditorial et suscite dans notre société globale aux frontières floues un intérêt sans précédent. Ces écrivains de la postcolonie, à travers leur écriture hybride, affichent en effet une identité plurielle qui reflète leur situation d'exil, tant réel qu'imaginaire, et revendiquent par ailleurs une reconnaissance littéraire qui aille bien au-delà de leur « africanité », leur place dans la « République mondiale des lettres ».

Or, que deviennent donc leurs ouvrages lorsqu'ils s s'exilent à nouveau au travers de la traduction ? Par l'analyse comparative du texte comme du paratexte des versions française et espagnole du roman *Le ventre de l'Atlantique* (2003), de la franco sénégalaise Fatou Diome, nous nous proposons de montrer ici à quel point les stratégies de traduction et d'édition sont révélatrices du regard porté sur l'Autre et permettent de mieux appréhender les mécanismes de la «construction de narrations» (Baker : 2006) inhérente aux échanges interculturels, surtout lorsqu'il existe une situation de conflit ou la mise en relation de systèmes asymétriques.

Katerina SPIROPOULOU, Université Paris XIII
L'Énigme du retour : le grand roman du retour d'exil

Éloge sur l'exil par le voyage et le retour que ce terme implique, *L'énigme du retour* de Dany Laferrière offre une médiation sur les méandres de l'âme exilée s'appuyant sur une vie entière en situation d'exil. De retour sur sa terre natale après 30 ans d'exil, l'écrivain revient sur le traces de son passé, de ses origines, de sa famille, de l'absence du père, de la mémoire, des sensations éprouvées

et le manque d'enfance nous plongeant au cœur de ses interrogations et bouleversements qu'il est d'importance vitale de surmonter par une vive poésie colorée et forte imagée. Rentre-t-on un jour de l'exil ? De tous ces exilés qui espèrent retrouver les années d'absence, comment l'auteur canadien d'origine haïtienne vit-il son exil ?

Le but de cette communication sera tout d'abord d'élaborer la notion du retour de l'exil dont les thèmes sont profondément ancrés dans l'expérience de l'écrivain, dans un second temps de sonder la façon dont il décline son identité d'exilé dans son ouvrage. Quelles sont les incidences de la condition d'exilé sur l'évolution de sa personnalité? Comment parvient-il à définir la notion de l'exil et se libérer de son poids spatio-temporel ? *L'énigme du retour* s'ouvre à une réponse dans laquelle le retour n'est pas celui que vit physiquement le narrateur. Elle se situerait plutôt hors du temps et de l'espace, dans le monde de la mémoire, de l'imaginaire, de l'écriture.

Dimitri TOKAREV, Institut de Littérature russe, Saint-Pétersbourg
Le séminaire d'Alexandre Kojève sur Hegel et les intellectuels russes à Paris

Cette communication traitera de l'influence du célèbre séminaire assuré par un émigré russe, Alexandre Kojève (Kojevnikov), de 1933 à 1939 à l'École pratique des hautes études à Paris, sur plusieurs personnages importants de la « première vague » de l'émigration russe en France. On analysera les cas du philosophe juif d'origine russe Jacob Gordin et de la journaliste et traductrice Raïssa Tatarinova (Tarr de son nom de plume). Tous les deux assistaient au séminaire dans la première moitié des années 1930, de même que Boris Poplavsky, jeune et brillant poète et écrivain émigré qui s'intéressait spécialement à la philosophie hégélienne. Le nom du philosophe allemand apparaît chez Poplavsky au début des années 1930, bien avant qu'il n'assiste au séminaire de Kojève. Pourtant, cette date ne semble pas être fortuite car c'est à cette époque-là que naît le néo-hégélianisme français (Koyré, Kojève, Eric Weil, Jean Hyppolite) qui marquera tellement les esprits durant plusieurs décennies et trouvera son expression dans la phénoménologie post-husserlienne (en la personne de Maurice Merleau-Ponty), le marxisme, l'existentialisme (de Sartre), le libéralisme (de Raymond Aron), la psychanalyse (de Lacan), la pensée religieuse du prêtre jésuite Gaston Fessard, sans oublier l'œuvre d'écrivains tels que Roger Caillois, Raymond Queneau, Georges Bataille, Michel Leiris. Tous ces acteurs de la vie intellectuelle française fréquentaient le séminaire kojévien (sauf Sartre qui était quand même au courant de son existence), et certains, par exemple Weil, Bataille, Fessard, Queneau et Lacan, côtoyaient Poplavsky sur les bancs de l'EPHE.

De plus, une attention particulière sera accordée aux échos des recherches hégéliennes en France (p.ex. du livre de Jean Wahl, *Le malheur de la conscience dans la philosophie de Hegel*, 1929), et notamment chez les philosophes émigrés russes, tels que Nicolas Berdiaev ou Sémion Frank.

Réka TÓTH, Université Eötvös Loránd, Budapest
« L'Énigme du retour »

Je me propose d'étudier l'un des phénomènes qui obsèdent les littératures francophones, le retour de l'exil imposé ou choisi pour divers raisons. J'emprunte le titre de ma communication à l'une des œuvres récentes de Dany Laferrière, et je m'en inspire aussi pour cerner dans d'autres œuvres francophones également les voies (niveaux? possibilités?) différentes du retour réel ou/et imaginaire qui semblent être moins des retours dans le passé et sur le passé que des reprises ou des revisitations du passé rendant possible le/s recommencement/s.

Harri VEIVO, Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3
« Toute la vie n'est que oui ! oui ! oui ! ». L'exil et l'avant-garde dans l'œuvre d'Henry Parland

La famille de l'écrivain Henry Parland (1908-1930) s'est installée dans la région de Helsinki après que le père a perdu son emploi à Saint-Pétersbourg à la révolution de 1917. Le jeune Parland, dont les deux premières langues étaient le russe et l'allemand, a eu le temps d'apprendre le finnois et le suédois et d'entamer une carrière de poète, romancier et essayiste d'expression svécophone avant

d'être envoyé à Kaunas en Lituanie par ses parents, soucieux de l'éloigner de l'ambiance néfaste des « modernistes » et de clubs de jazz de Helsinki. A Kaunas comme à Helsinki, Parland a continué à s'intéresser aux avant-gardes littéraires et artistiques et à utiliser ses compétences culturelles et linguistiques pour diffuser les nouvelles idées – et surtout le formalisme russe – vers la Finlande et les pays nordiques.

Dans ma présentation, je vais essayer de voir comment il a articulé sa position d'exilé avec les réseaux d'avant-garde, dans une visée constructive et affirmative qui a transformé la situation d'extériorité en capacité de médiation et en puissance créatrice – où le « dada » est devenu « da ! da ! », c'est-à-dire « oui ! oui ! » en russe.

Rennie YOTOVA, Université de Sofia « St. Clément d'Ohrid »

La désappropriation de la culture nationale, langue de l'exil et altérité dans les langues

La communication s'intéresse à l'expérience d'écriture dans une langue étrangère à savoir le français, vécue par des écrivains de l'Europe de l'Est qui ont renoncé à écrire dans leur langue maternelle pour des raisons politiques. La « désappropriation » de la culture nationale se manifeste comme un moteur de la création pour certains écrivains comme Andrei Makine, Julia Kristeva, Tzvetan Todorov, comme une libération pour d'autres comme Bessa Myftiu, Rouja Lazarova ou comme un déracinement existentiel traumatique chez Agota Kristof. Nous partons d'une réflexion plus générale sur les stéréotypes européens vis-à-vis des langues dans une perspective historique, en nous appuyant ensuite sur des exemples antinomiques pour conclure sur le dialogue entre les langues.

Dans son ouvrage *Altérités de l'Europe*[12] Marc Crépon rappelle que la barrière des langues reste un des derniers remparts de la diversité culturelle, des caractères différents des peuples dans l'Europe unie et que l'identité d'un peuple passe par l'importance qu'il attribue à sa langue. L'Europe a créé ses propres stéréotypes sur les nations et leurs caractéristiques dont faisait état déjà Paul Morand dans son *Europe galante*[13].

On a désormais l'habitude de parler de l'« esprit français », du « génie allemand », du « caractère espagnol », de l'« âme slave » et des « sombres Balkans ». Il en va de même des langues : certaines sont considérées comme plus riches et plus universelles que d'autres. Les langues semblent fondatrices de l'identité et de l'esprit d'un peuple et par ailleurs liées à une expérience de l'appropriation exprimée par les pronoms possessifs qu'on y associe: la mienne, la tienne, etc. Serait-ce la langue maternelle cette langue unique et privilégiée qui est une acquisition essentielle qu'on possède et qu'on maîtrise mieux que toute autre comme l'affirme Hannah Arendt : « Was bleibt ? Es bleibt die Muttersprache »[14] ? Mais l'homme n'a-t-il toujours été inévitablement engagé dans des migrations et poussé à la rencontre de la langue de l'autre ?

Cette rencontre, qu'elle soit volontaire ou forcée, s'inscrit de façon complexe par rapport à l'expérience de l'écriture en créant une situation d'incertitude, de relativisation, d'altérité par rapport à soi-même et d'étrangeté dans la langue qui ne peut être que bénéfique à la création littéraire se nourrissant de différents mythes des origines. Mais aimer une autre langue, c'est forcément aimer sa langue *autrement* souligne à juste titre le philosophe Marc Crépon. Ainsi observe-t-on de nombreux auteurs au XX^{e} siècle, bien installés dans une grande langue européenne développer souvent la nostalgie de la langue perdue ou établir d'étranges correspondances entre deux langues dans un subtil métissage des cultures.

[12] CRÉPON (Marc) : 2006, Altérités de l'Europe (Paris : Éditions Galilée).

[13] MORAND (Paul) : 1925, L'Europe galante (Paris : Éditions Bernard Grasset).

[14] ARENDT (Hannah) : 1987, La Tradition cachée, le Juif comme paria, chapitre XI « Seule demeure la langue maternelle (Paris : Christian Bourgeois éditeur, Bibliothèque 10/18).